OUKA
The University of Osaka
Institutional Knowledge Archive

Title	Face au journalisme : Les Dimanches d'un bourgeois de Paris de Maupassant
Author(s)	Adachi, Kazuhiko
Citation	Gallia. 2010, 49, p. 23-32
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/5920
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

The University of Osaka

Face au journalisme : *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* de Maupassant

Kazuhiko ADACHI

I. L'année 1880 : la naissance d'un conteur ?

Un mois après son «premier grand succès littéraire» grâce à la nouvelle «Boule de suif» insérée dans *Les Soirées de Médan*, livre collectif publié en avril 1880, Guy de Maupassant entre au *Gaulois*, grand journal parisien, et il abandonne «résolument la poésie et le théâtre pour se consacrer à la nouvelle et au roman[1]». Ainsi paraît le 31 mai 1880 le premier article signé Guy de Maupassant, qui constitue aussi le début d'une série intitulée *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris*. La série continue jusqu'au dixième article du 16 août, «Scène publique», c'est-à-dire pendant deux mois et demi. Mais on s'aperçoit que la fin n'était pas prévue par l'auteur lui-même, car ce dernier article ne dénote rien qui suggère la fin des petites aventures de M. Patissot, humble héros de ces récits courts. La série est-elle interrompue à cause de la défaveur du public ? On ne sait rien de plus précis à ce sujet, sinon que l'auteur ne recueillit jamais «cette suite d'articles hétéroclites» dans un livre comme s'il «devait la considérer comme une œuvre de jeunesse sans grande qualité littéraire[2]». En revanche, l'auteur en reprendra trois anecdotes dans les contes futurs[3].

Si la parution de «Boule de suif» prouve suffisamment le talent de Maupassant comme conteur ou nouvelliste, elle n'atteste pourtant pas que ce dernier maîtrise dès ses débuts officiels l'art et la technique d'un récit de courte portée, destiné aux lecteurs d'un journal. Le Maupassant conteur qu'on connaît aujourd'hui n'est pas né en un jour. L'ensemble des *Dimanches d'un bourgeois de Paris* apparaît alors devant nous comme le tâtonnement d'un débutant qui cherche à captiver les lecteurs du quotidien. Autrement dit, en s'engageant profondément dans le monde de la presse, l'écrivain tâche de s'approprier une écriture journalistique. C'est pourquoi, plutôt que la naissance d'un conteur, il s'agirait de la naissance d'un journaliste.

De fait, qu'est-ce que *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* ? On considère

1) E. Maynial, *La Vie et l'œuvre de Guy de Maupassant*, Mercure de France, 1906, p. 122.
2) F. Place-Verghnes, «"Les Dimanches d'un bourgeois de Paris" : réalité burlesque ou caricature effrayante ?», *The Romanic Review*, vol. 92, no. 4, Nov. 2001, p. 433-434.
3) «Première Sortie» dans «Souvenir» (1884), «Chez un ami» dans «Le Père Mongilet» (1885) et «Une triste histoire» dans «Une surprise» (1883).

d'ordinaire ces dix récits comme des contes ou des nouvelles, c'est-à-dire des œuvres fictives, à la différence des *chroniques*, écrits journalistiques et (donc) non fictifs ; division apparemment claire, mais tous les spécialistes de Maupassant savent que cette distinction n'est que superficielle, parfois même aléatoire. Il en va de même pour *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* : dans ces récits, l'actualité et la fiction se mélangent parfois au point que le lecteur ne sait plus les distinguer l'une de l'autre. À ce propos, en reprenant dans l'appendice des *Contes et nouvelles* de la collection «Bibliothèque de la Pléiade» quatre textes indéfinissables, entre contes et chroniques, Louis Forestier attribue la cause de cette ambiguïté aux «impératifs de la production journalistique et [à] la tournure d'esprit de Maupassant, toujours prêt à conter une anecdote[4]». Ce sont ces «impératifs» qui s'imposent à l'auteur lorsque ce dernier commence sa carrière en tant qu'écrivain appartenant à un quotidien. En effet, Maupassant annonce à Zola qu'il donnera «un article par semaine[5]» au *Gaulois*, peu après le contrat passé avec ce dernier, mais il ne l'appelle ni conte ni chronique. Le caractère de cet «article» est donc à définir en cours d'écriture chaque semaine, et la spécificité de cette série réside justement dans son caractère incertain.

II. La caricature de la bourgeoisie

Pour évaluer l'intention originale de l'auteur, il vaudrait mieux examiner le premier récit, «Préparatifs de voyage», indépendamment des récits suivants. Car il est clair que Maupassant y voit une introduction à ceux qui paraîtront dans les numéros futurs : après la présentation du héros, M. Patissot, le récit ne décrit littéralement rien d'autre que ses «préparatifs de voyage». Qui est donc M. Patissot ? Le récit commence par son portrait :

> Monsieur Patissot, né à Paris, après avoir fait, comme beaucoup d'autres, de mauvaises études au collège Henri IV, était entré dans un ministère par la protection d'une de ses tantes, qui tenait un débit de tabac où s'approvisionnait un chef de division[6].

Comme le fait remarquer Floriane Place-Verghnes, la répétition des articles indéfinis, comme «un ministère» et «une de ses tantes», est frappante et

4）G. de Maupassant, *Contes et nouvelles*, éd. L. Forestier, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», t. II, 1979, p. 1721.
5）Lettre à Zola, [mai 1880], in G. de Maupassant, *Correspondance* (abréviation : *Corr.*), éd. J. Suffel, Evreux, Le Cercle du Bibliophile, 1973, t. I, p. 279.
6）G. de Maupassant, *Contes et nouvelles*, éd. citée, t. I, 1974, p. 122. Toutes les citations des *Dimanches d'un bourgeois de Paris* et d'autres œuvres fictives renvoient à cette édition, dont nous notons seulement la page entre parenthèses.

significative[7]. On a l'impression que tout ce qui concerne le héros semble à la fois déterminé et indéterminé. L'indétermination du personnage est d'ailleurs renforcée par l'expression «comme beaucoup d'autres», d'autant plus que cette expression est elle-même répétée trois fois dans le texte : «il s'élevait, comme tous les autres d'ailleurs, contre les passe-droits, les injustices, les tours de faveur donnés à des inconnus, étrangers à la bureaucratie» (p. 122-123) ; «À force de contempler le souverain, il fit comme beaucoup» (p. 123). M. Patissot est donc un personnage banal et sans caractère remarquable «comme beaucoup». Fonctionnaire modeste, il vit «depuis longtemps tranquille, avec économie, tempérant par prudence, chaste d'ailleurs par tempérament» (p. 125). Sa vie ne connaît aucun grand événement, et il travaille «dans l'attente éternelle et désespérée de l'augmentation, cet idéal de l'employé » (p. 122).

On peut considérer le personnage de M. Patissot comme un type ou plutôt une caricature du bureaucrate, «une satire générale à la façon de *Bouvard et Pécuchet*[8]» de Flaubert. La présence du maître, mort peu avant la publication de «Préparatifs de voyage», est certainement apparente dans cette série de récits où la bêtise bourgeoise est ridiculisée à plusieurs reprises[9] : M. Patissot «était plein de ce bon sens qui confine à la bêtise» (p. 125). Est-il celui qui «pâtit» de sa «sottise» ? L'ironie de l'auteur porte ici sur «cette faculté simiesque d'imitation» (p. 123) qui caractérise le héros. L'homme sans originalité ne fait qu'imiter autrui de sorte que l'imitation même marque son identité ; M. Patissot a imité la figure de Napoléon III sous l'empire, mais la République n'a pas de souverain spécifique, c'est donc «un désastre pour lui» (p. 123). Maupassant raille ainsi chez les gens modernes et modestes leur manque de personnalité.

Mais demandons-nous une fois encore : qui est M. Patissot ? L'homme sans spécificité semblable à tant d'autres, ne ressemble-t-il pas aux lecteurs eux-mêmes d'un journal, par exemple ceux du *Gaulois*, le quotidien où paraissent ces récits ? L'auteur appelle en effet les lecteurs à prendre Patissot comme modèle :

> L'histoire de son avancement peut être utile à beaucoup d'employés, comme le récit de ses promenades servira sans doute à beaucoup de Parisiens qui les prendront pour itinéraires de leurs propres excursions, et sauront, par son exemple, éviter certaines mésaventures qui lui sont advenues (p. 122).

7) F. Place-Verghnes, *op. cit.*, p. 439.
8) M.-C. Bancquart, «Maupassant journaliste», in *Flaubert et Maupassant, écrivains normands*, PUF, 1981, p. 157.
9) Maupassant dira de *Bouvard et Pécuchet* : «C'est l'histoire de la faiblesse de l'intelligence humaine, une promenade dans le labyrinthe infini de l'érudition avec un fil dans la main ; ce fil est la grande ironie d'un merveilleux penseur qui constate sans cesse, en tout, l'éternelle et universelle bêtise.» «*Bouvard et Pécuchet*» (1881), in G. de Maupassant, *Chroniques* (abréviation : *Chro.*), éd. G. Delaisement, Rive droite, 2003, t. I, p. 183-184.

L'auteur fait coïncider le monde du héros et celui du lecteur. Mais ce n'est pas un simple effet de réel qui est mis en scène ici, car cet «article» paraît dans la première colonne de la première page du journal, place normalement consacrée à une chronique où l'on parle de la société et de la politique, voire des faits divers de chaque jour. Or, Maupassant précise que M. Patissot «fut enfin nommé commis principal, le 1er janvier 1880» (p. 124) et que «le dimanche, trentième jour de mai, il commença les préparatifs» (p. 125). Et cet article paraît le 31 mai, donc les préparatifs de Patissot sont censés avoir eu lieu le jour précédent. Il s'agit évidemment d'«actualiser le texte aux yeux des lecteurs d'un quotidien[10] », d'une façon familière aux lecteurs de Maupassant. L'important ici est que l'écrivain commence son activité de journaliste en prenant pleinement conscience du caractère de son «article» : comment son écrit est-il lu par le lecteur ? Cette technique journalistique spécifique au XIXe siècle est bien connue de Maupassant et il tente de la manipuler pour en tirer un effet maximum. Aussi l'auteur insère-t-il plusieurs fois dans le texte le discours indirect : «il était trop fier, disait-il» (p. 122) ; «Mais sa voix indignée ne passait jamais la porte de la case où il besognait, selon son mot» (p. 123). De même, l'auteur fournit l'information sous une forme incertaine : «Il avait peut-être une vague ressemblance avec Napoléon III» (p. 123). Tous ces procédés convergent clairement vers un objectif unique, qui vise à rendre vraisemblable la présence du personnage de M. Patissot, comme si l'auteur ne rapportait qu'une histoire racontée par lui. Autrement dit, Maupassant adopte ici volontairement le style et la modalité de la chronique dans l'intention d'effacer l'apparence fictive du récit à la fois dans son contenu (un humble héros et une histoire quotidienne) et dans le mode de narration. Il n'est pas si incongru d'imaginer que les lecteurs ouvrant *Le Gaulois* du 31 mai 1880 auraient pu au moins se demander si le personnage de M. Patissot existe réellement, s'ils n'y ont pas naïvement cru. La vraie portée de la caricature de la bourgeoisie est alors atteinte : le lecteur voit son image reflétée dans le personnage, car celui-ci doit être vrai, donc indéniable.

Notons que le procédé utilisé par Maupassant ne lui est pas propre. Au contraire, l'imbrication entre fiction et journal caractérise les journaux du XIXe siècle. Marie-Ève Thérenty fait remarquer judicieusement : «les journaux quotidiens qui se qualifient de littéraires sous la troisième République regorgent de fictions brèves coexistant en première page avec des chroniques, sans que la frontière entre les genres soit clairement indiquée[11] .» En tentant de donner une vraisemblance et une authenticité à une fiction, Maupassant s'engage dès ses premiers pas dans ce jeu journalistique de l'époque. Entre un conte et une

10) Note de L. Forestier sur «Préparatifs de voyage», p. 1312.
11) M.- È. Thérenty, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Seuil, coll. «Poétique», 2007, p. 128.

chronique, n'est-ce pas ce territoire indistinct et inquiétant que Maupassant journaliste vise à s'approprier ?

III. L'invasion de l'actualité

Le deuxième article, «Première sortie» (7 juin), raconte comme prévu une «promenade» de M. Patissot. Il descend la Seine en prenant l'hirondelle, et marche de Saint-Cloud vers Versailles. Les «promenades» de Patissot peuvent ainsi servir de guide touristique à «beaucoup de Parisiens» susceptibles de les prendre «pour itinéraires de leurs propres excursions» (p. 122). C'est-à-dire que Maupassant envisage des récits de voyages fictionnalisés au travers des petites aventures de Patissot : tentative journalistique et naturaliste tout comme celle de Huysmans, qui commence de son côté une série de chroniques, «Les Mystères de Paris», dans le même quotidien. Par ailleurs, M. Patissot, ignorant et maladroit, se perd dans le bois au cours de son excursion : la bonhomie bourgeoise est ici encore caricaturée. Le début du troisième récit, «Chez un ami» (14 juin), rappelle brièvement l'anecdote précédente : «Pendant toute la semaine, Patissot raconta son aventure, et il dépeignait poétiquement les lieux qu'il avait traversés» (p. 133). L'auteur tâche de familiariser le lecteur avec le héros et ses histoires. Ce troisième récit introduit un autre personnage, M. Boivin, camarade de bureau du héros. À son invitation, Patissot lui rend visite à Colombes, et il découvre sa vie pauvre et misérable. C'est aussi une «promenade» de Patissot qui nous amène dans la banlieue parisienne. De toute évidence, Maupassant utilise ici et ailleurs ses propres expériences pour dépeindre la vie modeste des petites gens. De sorte que «s'il éprouve une répulsion devant les petits employés, elle est mêlée de pitié[12] », comme le note Louis Forestier. La caricature des bourgeois semble de plus en plus livrer place à l'empathie.

Patissot et Boivin parlent de pêche dans leur conversation et s'accordent pour aller faire l'ouverture «le dimanche suivant» (p. 137). En effet, l'article suivant, «Pêche à la ligne» (21 juin), raconte cet événement. Étant donné que l'ouverture était fixée au 15 juin depuis 1875, il est vraisemblable que «plus d'un lecteur du *Gaulois* a fait la même équipée que les héros de Maupassant, le 20 juin 1880, premier dimanche de la pêche d'été[13] .» Il est clair que l'auteur profite de l'actualité pour susciter la curiosité des lecteurs. Mais en même temps, on peut comprendre que le mode de la chronique prévaut ici sur celui de la fiction, et c'est cette invasion de l'actualité qui troublera bientôt l'équilibre entre chronique et fiction, stabilité d'ailleurs incertaine dès ses débuts.

Jusqu'ici, il semble que le premier dessein de l'auteur se soit réalisé au gré

12) Note de L. Forestier, p. 1310.
13) Note de L. Forestier sur «Pêche à la ligne», p. 1317.

de ce dernier, et ce dessein vise à la fois plusieurs objectifs littéraires et journalistiques : dépeindre et caricaturer la bourgeoisie, décrire les environs de Paris et parler de l'actualité. Pour rassembler ces buts divers dans un texte paru dans le quotidien, Maupassant tente de faire une sorte de chronique fictionnalisée ou un conte feignant d'être un document véridique. On peut dire que notre écrivain débutant cherche à concilier les «impératifs» du journalisme et les exigences d'un artiste désirant faire une œuvre fictive, c'est-à-dire une œuvre d'art. Est-ce une concession ? Mais ces exercices à la fois journalistiques et littéraires peuvent aussi engendrer un nouveau type de poétique. Car ils doivent soulever une question cruciale : qu'est-ce que la vérité dans le texte ? Une fois parus dans le journal, tous ces textes divers sont juxtaposés indifféremment. Ici, la frontière entre la fiction et la non-fiction est floue et ambiguë. S'il peut exister soit une vérité invraisemblable, soit un mensonge vraisemblable, auquel croit-on en réalité ?[14] Ainsi résulte-t-il que «la vraisemblance en arrive à devenir synonyme de vérité[15]» comme le fait remarquer Mariane Bury. Donner plus de vraisemblance à son texte devient alors un impératif pour l'écrivain du journal, même s'il raconte une histoire fictive. C'est cette question qui poursuivra toujours Maupassant tant qu'il publie dans le journal.

Mais n'avançons pas trop hâtivement dans l'itinéraire de Maupassant. Au moment des *Dimanches d'un bourgeois de Paris*, l'auteur est encore en train de chercher sa voie, alors qu'il se trouve dans un embarras causé justement par le caractère ambigu de ses «articles». Dans une lettre adressée à Zola, Maupassant s'excuse et sollicite sa compréhension :

> Meyer, depuis quinze jours, me persécute pour que je promène mon bonhomme Patissot dans des intérieurs d'artistes et que je commence par vous. Je ne voulais pas, lui affirmant que cela pourrait vous ennuyer. Il m'objecte qu'on a déjà fait tant d'articles sur vous qu'un de plus ou de moins ne vous gênera guère. Comme cela me paraît vrai j'ai cédé[16] .

Arthur Meyer est le directeur du *Gaulois* depuis 1879, et c'est lui qui fait entrer Maupassant et Huysmans à la rédaction du journal[17] . Ainsi paraît le 28 juin «Deux hommes célèbres», le cinquième article : «M. Patissot avait promis à son ami le canotier qu'il passerait avec lui la journée du dimanche suivant. Une

14) Dans «Un drame vrai» (1882) et dans «Le Condamné à mort» (1883), Maupassant cite comme épigraphe le vers de Boileau : «Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.» (*Art poétique*, III, 48.)
15) M. Bury, *La Poétique de Maupassant*, SEDES, 1993, p. 45.
16) Lettre à É. Zola, [juin ou juillet 1880], in *Corr.*, t. I, p. 289.
17) Sur le directeur du *Gaulois*, cf. O. Carasso, *Arthur Meyer Directeur du* Gaulois, IMAGO, 2003.

circonstance imprévue dérangea ses projets» (p. 143). En fait, ce sont les projets de l'auteur lui-même qui sont dérangés ici. Dans ce récit, M. Patissot rencontre un de ses cousins, qui est journaliste et invite Patissot à rendre visite à Meissonier[18] à Passy et à Zola à Médan. Évidemment, le directeur a voulu faire attirer l'intérêt des lecteurs en introduisant des célébrités comme Zola, écrivain scandaleux qui venait de publier *Nana* en mars. Il en résulte que ce récit s'assimile à un véritable reportage, mais aussi que dès ce moment, l'auteur semble s'égarer et hésiter sur le cheminement de son héros. Si l'ensemble des *Dimanches d'un bourgeois de Paris* donne l'impression d'une somme «composite[19] » et «hétéroclite», c'est que cette hésitation se reflète directement dans le choix de chaque anecdote. En un mot, Maupassant est contraint d'introduire plus d'actualités dans ses récits.

Le lundi suivant, le 5 juillet, on ne trouve pas d'article de Maupassant sur *Le Gaulois*, malgré son préavis : «Cela me permettra ensuite d'aller chez d'autres que j'apprécierai plus librement, mais dans un sens différent[20] .» Cette absence indique-t-elle la perplexité de l'auteur ? Par la suite, Patissot n'ira plus rendre visite aux hommes célèbres. Le 12 juillet paraît le sixième article, «Avant la fête», relatant la préparation du 14 juillet. Comme la loi du 6 juillet vient de déclarer le 14 fête nationale, le sujet est tout à fait actuel. De plus, Maupassant commence à narrer au présent du temps verbal, ce qui rapproche encore l'article d'une chronique : «La fête approche, et des frémissements courent déjà par les rues, ainsi qu'il en passe à la surface des flots lorsque se prépare une tempête» (p. 148). Le septième article, «Une triste histoire» (19 juillet), et le huitième, «Essai d'amour» (26 juillet), reprennent toutefois le ton original : Patissot va respectivement à la terrasse de Saint-Germain et aux Folies-Bergères. Dans le neuvième article, «Un dîner et quelques idées» (2 août), Patissot est invité chez son chef à Asnières. Apparemment c'est le même type de composition que «Chez un ami», mais en fait, il y a peu d'intrigue dans ce récit. En revanche, ce sont des conversations entre collègues qui composent le texte. «Avant la fête» est déjà composé de la même manière de sorte que ces deux articles se rapprochent de chroniques fictionnalisées. De plus, ici un personnage, M. Rade, expose avec insistance la théorie sceptique de l'amour de Spencer et de Schopenhauer. Celui-ci est à la mode dans les salons parisiens de l'époque et on sait que Maupassant lui-même s'imprègne de ses idées philosophiques. Enfin, le dixième article, «Séance publique», paraissant le 16 août, il s'est donc produit un intervalle de deux semaines entre les deux articles. L'auteur n'a-t-il pas pu trouver de sujet à son article ? En tout cas, il traite ici des bas-bleus dont l'image

18) Jean-Louis Ernest Meissonier (1815-1891) est peintre, et spécialiste de peinture militaire.
19) A. Lanoux, *Maupassant le Bel-Ami*, Grasset, coll. «Les Cahiers rouges», 1979, p. 140.
20) Lettre à É. Zola, déjà citée plus haut, in *Corr.*, t. I, p. 289-290.

est sévèrement caricaturée. On peut constater que l'actualité offre là une fois encore le sujet de l'article et que les discours des personnages remplacent l'anecdote.

Au fur et à mesure de cette invasion de l'actualité, la présence de M. Patissot se voit éclipsée ; de plus en plus, son rôle se réduit à celui d'un simple observateur. Aussi l'intrigue et l'anecdote cèdent-elles leur place aux paroles des personnages. Enfin, la distinction entre conte et chronique devient d'autant plus ambiguë que le fait divers et l'imaginaire se mélangent inextricablement. Certes, c'est ce que Maupassant a tenté dès le commencement de la série des *Dimanches d'un bourgeois de Paris*, mais une fois perdu l'équilibre précaire entre fiction et non-fiction, l'histoire de Patissot perd aussi de son intérêt original, parce que le texte ne peut que narrer passivement le spectacle qui se développe autour du héros. Mais ce dernier reste-t-il en vérité le «héros» jusqu'à la fin de la série ?

Personne ne connaît la raison exacte pour laquelle l'auteur a renoncé à continuer l'histoire de M. Patissot. Pourtant, il n'est pas si difficile de supposer la difficulté qui l'a embarrassé : Maupassant n'a pas pu répondre de façon satisfaisante à l'intérêt pour l'actualité des lecteurs du journal, exprimé d'ailleurs par la demande impérative du directeur. Car c'est la première fois que l'écrivain débutant s'est trouvé face aux lecteurs par l'intermédiaire d'un journal quotidien. À travers les dix tentatives des *Dimanches d'un bourgeois de Paris*, c'est sans doute la nécessité de plaire au lecteur que Maupassant a dû apprendre profondément dans sa chair.

IV. Maupassant conteur et chroniqueur

Après la série des *Dimanches d'un bourgeois de Paris*, quelle sera l'activité de Maupassant au *Gaulois* ? Il écrit successivement quelques chroniques comme «Étretat» (signé Chaudrons du diable, 20 août), «Souvenir d'un an. Un après-midi chez Gustave Flaubert» (23 août) et «Gustave Flaubert d'après ses lettres» (6 septembre). L'auteur n'y mêle pas d'éléments fictifs et parle directement de ses expériences et de ses souvenirs intimes. Clairement, Maupassant recule devant la tentative de fiction, en même temps qu'il décide de devenir un chroniqueur authentique. De ce point de vue, le cas de «Comment on se brûle la cervelle» (29 août) est intéressant. Le texte commence par ces mots : «Il ne se passe guère de jours sans qu'on lise dans quelque journal le fait divers suivant» (p. 175). Et l'auteur, par le biais d'un «nous», présente aux lecteurs la lettre d'un suicidé (en fait, c'est une fiction) : Maupassant utilise habilement le style journalistique de telle sorte qu'aucun indice ne distingue ce texte d'une chronique non fictive[21)] . Pendant le reste de l'année 1880, il fait paraître encore

21) Le texte sera repris avec modifications et deviendra «Suicides» (1883).

un texte fictif, «Conseils d'une grand-mère» (13 septembre)[22]. Ce sont des dialogues entre deux personnages qui composent le texte. L'intérêt tient au fait que la fille lit pour sa grand-mère un journal et qu'elles parlent des faits divers intitulés «Drame d'amour» et «Sombre drame» (p. 182). Ces personnages sont donc aussi des lecteurs d'un journal, tout comme les lecteurs du *Gaulois* lisant ce texte et d'autres articles, y compris bien sûr les faits divers. La situation commune aux personnages décrits et aux lecteurs rendra ceux-ci sensibles au texte. On peut donc comprendre que même lorsqu'il introduit de la fiction dans le texte, Maupassant a bien conscience de la présence des lecteurs et qu'il essaie d'attirer leur attention non par la création d'une pure fiction, mais par le choix de la chronique et par l'intérêt du fait divers.

Maupassant produit beaucoup de chroniques, de l'automne 1880 à la fin de l'année 1881, où il fait montre de «la bonne humeur, la légèreté, la vivacité, l'esprit, la grâce», toutes les «qualités essentielles du chroniqueur[23]», tandis qu'il ne publie que très peu d'œuvres purement fictives dans le journal pendant cette période. Mais cela ne signifie pas qu'il n'écrit pas de fictions pendant ce temps-là, puisqu'il prépare son premier recueil *La Maison Tellier* à l'ombre des travaux journalistiques du *Gaulois*. C'est ainsi qu'on doit comprendre l'activité littéraire de Maupassant à cette époque, dans deux domaines distincts mais interdépendants. D'un côté, Maupassant acquiert le style et l'art de la chronique, par conséquent «le Maupassant chroniqueur nous apparaît comme un artiste conscient de sa tâche et farouchement impliqué dans sa prise de parole[24]» d'après Mariane Bury. De l'autre côté, il s'efforce de créer des œuvres d'art équivalentes à «Boule de suif», ce chef-d'œuvre attesté par Flaubert, pour se faire reconnaître comme un écrivain de premier ordre. Il dit par exemple à sa mère à propos de «La Maison Tellier» alors en préparation : «Je crois que c'est au moins égal à *Boule de suif*, sinon supérieur[25].» Toutes les œuvres composant ce recueil, comme «Une partie de campagne» et «Histoire d'une fille de ferme», sont conçues indépendamment du *Gaulois*. Maupassant a voulu s'épanouir en écartant toutes les contraintes du journalisme : sans actualité ni fait divers. Par conséquent, la longueur de ces œuvres dépasse les deux colonnes d'un journal. Certes, ces deux œuvres sont publiées dans des revues comme *La Vie moderne* et la *Revue politique et littéraire* avant la publication de *La Maison Tellier* en mai 1881, mais il est apparent que ces revues littéraires accueillent plus librement que les journaux les textes assez longs.

Les deux activités sont donc séparées mais elles s'entrecroisent et

22) Ce texte sera aussi repris et réintitulé «Jadis» (1883).
23) «Messieurs de la chronique» (1884), in *Chro.*, t. II, p. 917.
24) M. Bury, «Maupassant chroniqueur ou l'art de la polémique», in *Maupassant et l'écriture*, Nathan, 1993, p. 18.
25) Lettre à sa mère, [janvier 1881 ?], in *Corr.*, t. II, p. 19.

s'influencent naturellement. D'un côté, Maupassant conteur n'oublie plus la présence du lecteur : il est nécessaire d'attirer sans cesse son attention. La poétique de la vraisemblance est aussi forgée dans la pratique journalistique : l'activité journalistique peut donc «orienter des intérêts, affirmer des styles» et «enfin, aider un écrivain à se construire[26]», comme le dit Marie-Claire Bancquart. De l'autre côté, la technique de la narration et de la description, et la maîtrise de la construction concise d'une œuvre sont aussi indispensables dans le texte journalistique. Le conteur et le chroniqueur coexistent ainsi chez l'écrivain, et leur coopération aboutit à la création féconde d'un nouveau type de récit court. À la fin de l'année 1881, Maupassant passe un nouveau contrat avec *Gil Blas*, un autre journal parisien, et à partir de l'année 1882 commence la vraie activité du Maupassant «conteur» dans *Le Gaulois* et *Gil Blas* : l'écrivain s'approprie alors la forme du récit bref qui unit fermement le fait divers et l'imaginaire, captivant et maintenant l'intérêt du lecteur. De plus, les expériences du journaliste fournissent un abondant matériau au conteur comme l'atteste Noëlle Benhamou : «Maupassant a découvert dans la lecture des faits divers une source d'inspiration inépuisable et une mine de sujets et de thèmes plus originaux les uns que les autres[27]». Il faut ajouter comme Louis Forestier que l'art maupassantien consiste à donner à un simple fait divers une signification générale sur l'humain : «l'écrivain dépasse la matérialité du petit fait vrai pour déboucher dans la création littéraire[28].»

Tout cela a commencé par le tâtonnement des *Dimanches d'un bourgeois de Paris* «à mi-chemin entre le conte et la chronique[29]». Au cours de ces essais, Maupassant a découvert à la fois la présence du lecteur et la spécificité de l'espace du journal, ce qui l'a fait réfléchir à l'élaboration d'une poétique nécessaire et originale. C'est donc le journalisme qui a engendré le Maupassant qu'on connaît aujourd'hui, malgré le mot du maître Flaubert qui avait conseillé à son disciple, encore jeune apprenti : «s'écarter des journaux ![30]»

（Chargé de cours non titulaire à l'Université Osaka Sangyo）

26）M.-C. Bancquart, *op. cit.*, p. 156.
27）N. Benhamou, «De l'influence du fait divers : les Chroniques et Contes de Maupassant», *Romantisme*, n° 97, 1997, p. 57.
28）L. Forestier, «Maupassant et le fait divers», *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 5, 1997, p. 13.
29）A. Ritchie, «Maupassant en 1881 : entre le conte et la chronique», in *Guy de Maupassant*, études réunies par N. Benhamou, *CRIN*, n° 48, 2007, p. 12.
30）Lettre de Flaubert à Maupassant, 10 août [1876], in G. Flaubert-G. de Maupassant, *Correspondance*, éd. Y. Leclerc, Flammarion, 1993, p. 104.